

fruits. Vous faut-il une scène plus enjouée ? Voici qu'une querelle s'engage entre la mésange, assez taquine, et le roitelet, peu endurant. L'objet en litige est si menu qu'il échappe à votre vue peut-être ; c'est un corpuscule oublié par le vent. Et cependant la lutte est longue et vive, car les temps sont difficiles, les vivres sont rares, et, de plus, les amours-propres sont compromis. Aussi entendez-vous ces petits cris aigus et brefs ; voyez-vous comme ces petits bees s'aiguisent et se croisent, comme ces petites ailes crépitent et se choquent, comme tour à tour chacun de ces athlètes exigeux attaque, s'esquive ou se défend, jusqu'à ce qu'enfin le combat cesse d'ordinaire par une fuite réciproque, après un partage plus ou moins inégal. Cette scène charmante passerait inaperçue parmi les épisodes nombreux qui animent le Printemps, l'Été et l'Automne ; mais ici le petit drame nous amuse et nous plaît, parce que, réduite à ces petites proportions, la colère elle-même devient comique, et le paraît d'autant plus qu'elle fait contraste avec l'attitude inerte et morne de la nature. Et puis, enfin, est-il bien vrai que l'Hiver n'ait pas son ornement, ainsi que les autres saisons ? Mais essayez donc de compter les diamants à mille facettes et à mille couleurs, que le givre suspend au toit de la chaumière comme à la flèche du château. Ne dirait-on pas que le merveilleux lapidaire veut racheter par l'élégance et la variété de ses gemmes leur frêle consistance et leur courte durée ? Et si cet érin, détruit si vite au rayon même qui le fait scintiller, n'excite peut-être qu'une vulgaire curiosité, placez-vous à un autre point de vue, et dites si, pour l'âme méditative, il est rien de plus imposant, rien de plus solennel que l'aspect de l'horizon, lorsque, dans le calme mystérieux de la nuit, la lune, devenue souveraine du firmament, laisse tomber sa lumière douce et pure sur la blanche tunique de la terre endormie !

Un esprit frivole s' imagine peut-être que la Terre serait pour l'homme un séjour délicieux, si partout y régnait un éternel printemps : mais la moindre réflexion vient nous dire que les magnificences de l'année seraient impossibles sans les réserves abondantes de l'Hiver. Et puis des familles entières d'animaux et de plantes nous manqueraient aux divers points de la série organique. Nous aurions des fleurs, sans doute, mais nous serions privés de fruits ; et les fleurs elles-mêmes non seulement seraient moins nombreuses, mais encore elles nous paraîtraient moins belles par leur continuelle et monotone uniformité. Malheureusement on ne sait pas toujours réfléchir, et trop souvent l'ignorance diminue pour nous l'importance des choses. C'est à peine, par exemple, si nous considérons sérieusement ces décorations singulières que la gelée dessine sur nos vitres. Chacun sait que, refroidie à sa surface extérieure par le contact de l'atmosphère, la vitre à son tour refroidit l'air chaud de nos appartements et l'oblige ainsi à déposer à sa surface intérieure, sous forme cristalline, la vapeur d'eau dont il est saturé. C'est bien. Mais quelle est la loi qui préside à cette cristallisation si merveilleusement géométrique ? nous le savons point. Sachons y trouver du moins un enseignement : ces apparences florales si gracieuses et qui s'effacent au premier regard du soleil, ne sont-elles pas l'image de ces erreurs séduisantes que dissipe, en se montrant, la vérité !

Mais plaçons nous un peu plus haut : car il est une harmonie morale de l'Hiver qu'il importe surtout de signaler. En effet, cette saison qui nous rend plus intérieur et nous dispose le mieux à réfléchir, s'offre elle-même à nos méditations comme emblème de la triste et froide vieillesse, pour nous donner une grande et consolante leçon. Oui, l'Hiver fait autour de nous le silence, comme la vieillesse l'isolement ; l'Hiver anéantit peu à peu tous les charmes de l'année, comme la vieillesse toutes les illusions de la vie ; mais en préparant sous une apparente destruction la renaissance continuelle de la nature, l'Hiver nous enseigne que, si la vieillesse mène à la tombe, la tombe n'est, en réalité, que le vestibule d'un monde qui ne doit plus finir. — *Les Mondes.*

PAULIN TEULIÈRES.

SCIENCE.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND A L'UNIVERSITÉ LAYAL. (1)

XXXVII.

(Suite.)

Nous aurons bientôt à parcourir une époque pour laquelle les documents font défaut. Charlevoix dit peu de choses des années 1655-56 et 57 : — dans son excellente histoire M. de Lauzon disparaît sans qu'on sache trop quand et comment ; M. d'Ailleboud redevient gouverneur pour la seconde fois, et il n'est rien dit de celui qui fut chargé de l'autorité pendant l'espace de temps qui s'écoula entre le départ de M. de Lauzon et la rentrée de M. d'Ailleboud aux affaires. C'est qu'en effet les sources ordinaires nous manquent ; le Journal des Jésuites offre ici une interruption de deux ans ; le Père Lemercier, devenu supérieur, avait commencé à écrire son journal sur un cahier à part et ce cahier ayant trait aux années 1655 et 1656 a été perdu. La Relation de 1655 manque : le messager qui en était chargé étant tombé entre les mains de quelques pillards qui le dépouillèrent de presque tous les papiers dont il était porteur. Les Relations de 1656 disent peu de chose, en dehors de ce qui a trait aux affaires des sauvages ; l'histoire du P. Ducreux se termine avec le commencement de 1651. Les seuls documents qui nous restent sont les lettres de la Mère de l'Incarnation et quelques manuscrits épars qui nous permettent de refaire un peu cette partie négligée de notre histoire.

Le Père LeMoine de retour à Québec en 1654 fit un récit pompeux de ce qu'il avait vu ; il vantait le pays parcouru par lui, décrivait les beautés du fleuve ; parlait des *Milles Isles* de l'abondance du gibier, des troupeaux de *raches sauvages* et de *cerfs* (probablement des *cariboux*) des beautés et de la fertilité de la contrée habitée par les Onnontagués.

Le Père Charlevoix dit que le Père Le Moine fut attaqué près de Montréal par les Agniers à son retour. Le Père Ducreux parle de cette attaque comme d'une chose douteuse ; mais le journal du Père Le Moine, continué pendant tout son voyage jusqu'à Québec, ne fait aucune mention de cette attaque. Il est clair que le Père Charlevoix a confondu les dates et les événements. Le récit de la Mère de l'Incarnation paraît plus exact.

Le Père Le Moine arrivé à Québec accomplit la promesse qu'il avait faite aux Onnontagués, et il engagea M. de Lauzon à envoyer des Français chez les Iroquois ; sa mission réussit et le Père Le Moine repartit lui-même pour remonter à Montréal. Ce fut dans ce voyage que les canots qui portaient le Père, deux Onnontagués et des Hurons, furent attaqués par les Agniers. Un chef Onnontagué fut tué, l'autre maltraité, plusieurs Hurons et Onnontagués furent aussi blessés et le Père Le Moine fut prisonnier avec quelques-uns de ses compagnons, pour être, il est vrai, remis presque aussitôt en liberté. — On pense que tous ces mauvais coups, faits en pleine paix et en violation de toutes les coutumes sauvages, furent le fait de ce chef agnier, nommé le Batard Flamand, qui tenait de son origine mêlée les vices européens et sauvages.

En 1654, arriva à Québec un certain nombre de jeunes filles, sorties d'un orphelinat et qu'on envoyait en Canada pour y être mariées aux jeunes colons. Le Père Lejeune, alors à Paris, écrivait que c'était la Reine de France, qui s'intéressant beaucoup à la colonie, avait envoyé ces jeunes filles honnêtes et choisies, et il ajoute qu'en Canada on ne recevait que d'honnêtes personnes : depuis dix-huit ans, dit-il, « il n'y a eu que deux vilaines qu'on a de suite bannies de la colonie. » Le Sieur Boucher fait aussi la même remarque, répondant à des personnes qui étaient sous l'impression que l'état moral de la société en la Nouvelle-France était mauvais.

En 1655, les Iroquois firent d'avoir vu manquer l'effet de leurs propositions faites aux Hurons firent des incursions dans la colonie et jusqu'en bas de Québec. Au mois de mai on plantait le blé d'Inde dans les environs de Québec : un frère Jésuite avait voulu engager les Algonquins à faire la garde chacun leur tour et, pour leur donner l'exemple, le bon Frère avait voulu être la première sentinelle. Il s'était donc avancé en explorant dans le bois (c'était dans le voisinage de la propriété actuelle de M. le Juge Caron sur le chemin du Cap Rouge), tout à coup le Frère recut deux coups de feu qui l'étendirent à terre grièvement blessé et en même temps deux Iroquois, sortant d'un taillis, l'assommèrent et lui enlevèrent la chevelure. Vers le même temps une famille algonquienne était prise par une troupe de cinq

(1) Voir notre livraison du mois d'avril dernier.